

Entretien avec David Laumet coordinateur de *La Place*, un centre d'hébergement et de stabilisation sur Grenoble

* * *

Propos recueillis par *Les Renseignements Généreux*, printemps 2010

* * *

Peux-tu te présenter en quelques mots ?

Bonjour, je m'appelle David Laumet, j'ai 36 ans et trois enfants dans ma vie. Je suis travailleur social, assistant social de formation. J'ai été pendant plusieurs années animateur socio-culturel dans la banlieue lyonnaise. Depuis avril 2008, je suis coordinateur de La Place, à Grenoble.

Qu'est-ce que La Place ?

C'est une structure qui existe depuis dix ans. Au départ, c'était un lieu d'accueil hivernal pour les personnes en errance, avec animaux. C'était ouvert de novembre à mars. Depuis un an, suite au mouvement des enfants de Don Quichotte¹, La Place s'est transformé en centre d'hébergement et de stabilisation ouvert toute l'année, au 106 rue des alliés.

Ce sont les enfants de Don Quichotte qui ont entraîné cette transformation de La Place ?

La volonté de ne pas remettre les gens à la rue après le 31 mars était portée par La Place depuis sa création, comme par l'ensemble des associations qui interviennent auprès des gens en errance. Cela fait près de 20 ans que les associations et services qui interviennent auprès des gens à la rue se mobilisent chaque fin d'hiver pour que ceux-ci ne se retrouvent pas à nouveau dehors lorsque les beaux jours reviennent. C'est une aberration de remettre les gens dehors au printemps, ils se retrouvent démunis et replongent dans une spirale épouvantable. Les enfants de Don Quichotte ont eu le mérite de remettre cette question sur la table, de manière efficace et médiatique. Ils ont remis en cause la notion de trêve hivernale, en montrant que c'est l'été

1 Les Enfants de Don Quichotte est une association créée en novembre 2006, pour améliorer les conditions de vie (précarité du logement, de travail, de soins, instabilités psychiques et physiologiques,...) des sans domicile. Dans la nuit du 15 au 16 décembre 2006, elle installe un village de quelques 200 tentes sur les berges du Canal Saint-Martin à Paris, rassemblant bientôt plusieurs centaines de SDF. En janvier 2007, d'autres campements se forment en France à Nantes, Lille, Grenoble, Toulouse et Bordeaux. Les Enfants de Don Quichotte, bientôt soutenus par de nombreuses personnalités politiques, font pression sur le gouvernement français. Une action identique sera tentée l'hiver 2007, mais se heurtera à la répression policière. Plus d'infos sur <http://www.lesenfantsdedonquichotte.com>

que les personnes SDF décèdent le plus, qu'il faut permettre aux SDF d'avoir un toit de manière régulière, pérenne. Et surtout, qu'il faut casser la spirale de la rue, très destructrice pour les personnes fragiles. Sous la pression, le gouvernement a finalement réagi et mis en place un « Plan d'Accès Renforcé pour les Sans Abris » (PARSA). Ce plan permet notamment à certains centres d'accueil hivernal de se transformer en Centre d'hébergement et de stabilisation, ouvert toute l'année.

La Place dépend de l'État français ?

La Place, qui s'appelait alors Le Passage en tant que centre d'accueil hivernal, était gérée par le CCAS de la ville de Grenoble, en partenariat avec des associations comme le Relais OZANAM. Le CCAS ne voulait pas porter le projet de transformation de La Place en Centre d'hébergement et de stabilisation. Ce sont des associations qui ont proposé cette transformation, et c'est l'association le Relais OZANAM qui a finalement porté le projet, avec accord de la DDASS et de l'ensemble des associations porteuses. Des personnes hébergées ont aussi participé à l'élaboration du projet. C'est la Veille Sociale Départementale (le 115 de l'Isère) via sa responsable Laurence BOBO qui a été pilote du projet. L'idée était qu'à terme le lieu soit géré par un groupement d'associations : celles qui ont pensé et porté le projet La Place. Mais le Directeur Adjoint de l'Action Sociale de la DDASS a dit qu'il ne souhaitait avoir qu'un seul interlocuteur et qu'il ne validerait pas ce groupement d'associations. Pourtant, politiquement, ce serait fort que La Place ne soit pas qu'une structure de l'Association Le Relais Ozanam mais qu'elle soit aussi celle de Médecins du Monde, de Point d'Eau, du Secours Catholique, de L'Accueil SDF, du Fournil, etc.

Qui finance La Place ?

Le lieu dépend, pour l'essentiel, des subventions de l'État, dans le cadre du plan PARSA et des financements attribués aux Centre d'hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS), ainsi que des fonds de la Métro, et du CCAS de Grenoble. Le budget est d'environ 400 000 euros par an.

Quelle est la capacité d'accueil de La Place ?

19 personnes. Et nous accueillons actuellement 19 personnes, de 22 ans à 52 ans, des hommes, des femmes et des couples.

19 places, c'est peu...

Oui, parfois nous manquons de places. Nous avons une liste d'attente de 16 personnes actuellement.

Comment fonctionne La Place ?

L'objectif de La Place, c'est de casser la spirale de la rue. Nous partons du postulat que la rue est extrêmement dégradante, physiquement et psychologiquement. Nous proposons aux gens qui le souhaitent une alternative à la rue. La Place, c'est un endroit où se poser. Notre objectif, c'est de permettre aux gens en errance d'avoir un lieu "repère", un lieu à eux. L'autre principe fondamental que nous essayons de suivre, c'est la considération. Ici les personnes ont de la valeur, elles sont considérées. Il y a des règles de vie collective, mais pas d'obligations ou de contrats. Si des personnes installées à La Place décident de repartir en errance, elles savent qu'une place leur est réservée ici, qu'une équipe les attend.

Chaque personne a son propre espace de vie ?

Oui, chaque personne a un espace personnel, un Portakabin d'une dizaine de mètres carrés qu'il peut gérer comme il le souhaite, tant qu'il respecte certaines règles simples. Certains ramènent des meubles, posent des rideaux, installent un frigo, une télévision...

Je vois également ici de grands cubes colorés, qu'est-ce que c'est ?

Ce sont cinq petites habitations cubiques réalisées pour la biennale de l'habitat durable, en 2008. La mairie nous a proposé, après l'exposition de ces cubes en ville, de nous les louer à la place des Portakabin. L'idée nous a plu, ces cubes sont colorés, ce qui change des Portakabin grisâtres, et puis ils sont faits de beaux matériaux, ce qui correspond à notre volonté de proposer des cadres valorisants pour les personnes accueillies. Dans les faits, ces cubes se sont révélés bien problématiques. Certains prennent l'eau, l'isolation est mauvaise, les évacuations d'eau parfois défectueuses, l'aération mal pensée, les portes mal conçues. Heureusement, la mairie de Grenoble via son bras social, le CCAS (Centre Communal d'Action Sociale) a réalisé et financé une grande partie des travaux pour améliorer la situation. Ça va beaucoup mieux mais ce n'est pas encore ça. Depuis 3 mois, nous traitons directement avec le service urbanisme de la Ville qui d'ailleurs nous loue les cubes, et ils sont plutôt assez réactifs, mais ça n'a pas toujours été le cas et loin de là.

Toutes ces habitations sont posées dans un grand terrain en terre, assez boueux. Est-ce provisoire ?

Nous sommes sur un terrain vague réaménagé, mis à disposition pour une durée déterminée par la mairie. Le sol est effectivement boueux, glissant. C'était encore pire quand nous sommes arrivés, il y avait des ornières partout, les personnes chutaient, c'était catastrophique. Nous avons finalement réussi à faire pression pour que le terrain soit enfin nivelé comme prévu. Nous avons déménagé ici en octobre 2008. Avant nous étions rue Durand-Savoyat, près du CEA, dans un cadre bruyant, lugubre, entouré de fil barbelé. Nous nous posons sur les lieux que les communes veulent bien mettre à notre disposition, ce sont généralement des terrains vagues en attente de construction. L'objectif des collectivités locales est que La Place soit accueillie en roulement par différentes mairies de l'agglomération, pour "partager la misère", d'autant plus que ce type de lieux est très mal vu par le voisinage, donc par les électeurs. Un de nos projets pour la suite, c'est de construire un grand bâtiment en bois, transportable, qui serait déplaçable de lieux en lieux.

Combien êtes-vous pour gérer ce lieu ?

Je coordonne une équipe de sept accueillants socio-éducatifs chargés de prendre soin des personnes. Nous avons aussi trois veilleurs de nuit, en roulement. Attention, nous ne sommes jamais tous là en même temps. Nous sommes rarement plus de 3 en même temps dans la structure. Lorsque nous sommes 2, c'est le top ! Les veilleurs par exemple, qui font un boulot formidable, travaillent de 22h45 à 8h45 le lendemain, et sont seuls à partir de 23h00 .

Avez-vous des problèmes de drogues ?

La Place a une grosse notion d'hospitalité : on accueille les personnes et leurs symptômes. On s'efforce de créer une base de dialogue et de responsabilisation. L'alcool est admis, sauf dans les lieux collectifs, et toléré dans la cour. Pour les autres drogues, on ne les voit pas, les personnes sont discrètes. Mais on ne fouille pas les sacs. On rappelle juste que c'est interdit. Il faut bien comprendre que La Place n'est pas un lieu de cure : dans leur espace personnel, les personnes font ce qu'elles veulent, c'est leur espace d'intimité. Par contre La Place n'est pas au dessus des lois, donc les produits stupéfiants sont interdits mais comme certaines personnes accueillies sont aussi toxicomanes... Pour sortir du "pas vu, pas pris" et laisser place à la discussion et à l'échange autour des drogues, le Conseil d'Administration de l'association a validé notre souhait de mettre en place une formation équipe et hébergés autour de la RDR : Réduction des Risques liés à l'usage des Drogues. La drogue est certes interdite mais on ne pouvait pas rester dans le déni et faire comme si il n'y en avait pas dans la structure. On a fait tomber les tabous, tout en responsabilisant les hébergés sur cet interdit législatif. C'est un compromis super intéressant.

La police vient-elle souvent ?

La police vient peu, sauf quand on les appelle. C'est arrivé cinq fois depuis 2008, pour des problèmes de grosse violence, des comportements inacceptables. C'est rude, c'est désagréable de faire appel à la police, mais dans certains cas extrêmes on n'a pas vraiment le choix, il faut un cadre, sinon on ne peut rien faire de bénéfique. Mais il n'y a pas d'autres sanctions : sauf situation extrêmement exceptionnelle, quoi qu'elles

fassent les personnes sont réintégrées ensuite, elles savent que leur chambre les attend. Et de notre côté on essaye de comprendre ce qui s'est passé, pourquoi on en est arrivé là. En tout cas, dans leurs différentes interventions, les policiers ont été plutôt respectueux. Sauf deux fois où ils ont faits les "cow-boys", et ça a été assez catastrophique. Ils n'ont fait que renforcer l'animosité, la rancœur qu'ont les hébergés à leur égard. Ils n'avaient absolument pas besoin de réagir comme ça. Ils ont ancré les clichés contre lesquels nous nous battons y compris leur image dévalorisée et en 10 minutes, ils ont balayé plusieurs mois de boulot. Ils n'ont fait que les valider aux yeux des hébergés. C'était vraiment triste et lamentable. C'est d'autant plus triste que certains policiers, surtout ceux de la Police Municipale ont à leur manière une attitude bienveillante à l'égard des gens de la rue. C'est chouette quand les policiers de la PM s'arrêtent prendre un café à La Place. Ils saluent alors et disent un petit mot sympa aux hébergés qu'ils connaissent et reconnaissent. Ils se rappellent en rigolant des situations où ils ont eu maille à partir. Ce sont des bons moments.

Comment faites-vous avec les chiens ?

Parfois les chiens se battent entre eux, mais c'est rare, les personnes sont assez vigilantes. On a cependant toujours un seau d'eau à disposition, c'est très efficace pour calmer les chiens. Les chiens, c'est un gros problème. En Isère, pratiquement toutes les structures d'insertion et d'aide à la personne n'acceptent pas les animaux. Du coup, La Place est une sorte d'impasse. Il faut bien réaliser que même pour les soins, les animaux sont des freins : les personnes refusent de se faire soigner parce qu'elles ne savent pas quoi faire de leur chien pendant l'opération, ça les angoisse beaucoup. Du coup, à La Place, parfois on garde les chiens, mais ce n'est pas évident. Aujourd'hui ce sont surtout les hébergés qui se gardent mutuellement leurs chiens quand une personne doit s'en séparer momentanément.

Quelles sont les autres associations ou lieux avec lesquels vous travaillez ?

Nous sommes en lien avec Le Fournil, le Local des Femmes, Le Point d'eau, Le secours Catholique, l'Accueil SDF, La Banque Alimentaire de l'Isère, Médecins du Monde, Le Pôle Psychiatrie Précarité, la PASS du CHU, et aussi nos amis architectes de l'association ESCAA et nos précieux artistes de l'association Et Pourquoi Pas. Ces deux derniers participent à amener de la vie à La Place. Au départ, quand nous avons décidé de transformer La Place en centre d'hébergement et de stabilisation, nous avons peur de casser les repères des personnes accueillies, d'où l'idée de fermer le lieu de 11h du matin à 18h le soir, pour que les personnes puissent conserver un lien avec les autres structures d'accueil de Grenoble. Avec le temps, on s'est rendu compte que les personnes hébergées ici vont très peu au Fournil ou au Nicodème, elles ont peur de revivre des emmerdes, des histoires de rue, des conflits entre personnes. Chaque jour, la remise à la rue était très destructrice. Les personnes picolaient, elles attendaient que La Place réouvre. Certaines faisaient des démarches, allaient voir le vétérinaire, l'assistante sociale. Mais très souvent, elles faisaient la manche et s'alcoolisaient. Chaque soir, à 18h, on ramassait leurs souffrances et le stress de la rue. Il fallait un temps d'apaisement, nous passions beaucoup de temps à rassurer, à calmer des tensions, à éviter des bagarres. Nous faisions régulièrement face à des crises de mal-être, à des malaises, aux problèmes d'alcool. Ce sont les personnes accueillies ici qui ont finalement demandé que cesse cette remise à la rue chaque jour. Nous les avons accompagnées dans cette démarche, qui avait des conséquences organisationnelles et financières importantes.

Justement, qui a payé l'augmentation de budget liée à l'ouverture permanente du lieu ?

L'association Le Relais OZANAM. Nous avons la chance d'avoir une direction associative ouverte, qui nous a écouté et accompagné dans cette démarche d'ouverture permanente du lieu, et qui a été sensible à la demande des personnes accueillies. Pour financer cette décision, l'association a reporté les réserves du budget 2010 sur le budget 2009. L'enjeu et le pari de cette décision est très clair : ou nos financeurs, dont surtout l'Etat, acceptent de nous financer en 2010 avec un budget supérieur, ou La Place disparaît, car nous refuserons de repasser à l'ancien mode d'organisation, trop destructeur pour les personnes accueillies. Fin 2010, grâce à un gros travail de sensibilisation, de témoignages et de communication sur ce que nous faisons à La Place, sur nos questionnements, sur nos impasses, sur ce que nous pensons être une réussite, etc. Nous avons pu bénéficier d'un financement exceptionnel du Ministère (pour faire simple) de 176 000€. Cette somme nous a permis de finir l'exercice 2009 et de pouvoir recommencer 2010 non sans crainte car on

commence une nouvelle année avec un bilan provisionnel négatif : - 40 000 euros. Encore une fois, le CA du Relais Ozanam a pris, je trouve, la courageuse mais juste décision de dire: "c'est le budget minimum donc on ne va pas en deçà". Mais voilà, le spectre de la fin plane encore sur la fin de l'année 2010. Allez faire de la stabilisation avec ça... Le gros souci de cette mallette qui est tombée du ciel est qu'elle est foncièrement injuste : premièrement, les moyens doivent être à la hauteur des fragilités du public accueilli dans ces structures, et les équipes et les hébergés ne doivent pas vivre dans l'incertitude et sur l'espoir qu'une manne financière tombe du ciel et vienne nous sauver. Deuxièmement, il n'est pas normal que La Place soit le seul des quatre centres de stabilisation de l'Isère à avoir bénéficié de cet argent. La Boussole à Grenoble, L'Etape à Bourgoin et Solid'action au Touvet connaissent les mêmes difficultés financières et travaillent peu ou prou en direction de personnes qui connaissent les mêmes problématiques : polytoxicomanie, alcoolisme, fragilités psychologiques, comportements socialement peu adaptés, estime de soi proche du zéro absolu...

L'ouverture permanente de La Place porte-t-elle ses fruits ?

C'est une décision très bénéfique. La non remise à la rue fait que les personnes s'alcoolisent moins, qu'elles passent moins de temps avec leurs pairs et plus avec des gens qui bossent ici. Ils ne sont plus des SDF à ce moment-là, les tensions disparaissent, une certaine convivialité s'installe. Bien sûr, tout est loin d'être résolu, les tensions et les problèmes sont encore très nombreux, mais ça va vraiment mieux.

Quel est le profil des personnes qui viennent à La Place ?

On s'aperçoit que toutes et tous ont eu des ruptures, des moments très durs pendant leur enfance, des grosses violences. En tout cas, c'est ce qu'ils nous disent. Ils ont des angoisses très fortes, ce qui explique notamment leur attrait pour les drogues, qui sont d'excellents anxiolytiques. Beaucoup sont sous addiction.

Les personnes restent-elles longtemps à La Place ? Quel est le turnover ?

8 personnes qui résident ici aujourd'hui sont là depuis l'ouverture de La Place en avril 2008. Il y a peu de départ. Cette situation nous a beaucoup étonné. Au début, nous pensions que le turnover serait fort. Mais non. C'est la preuve que La Place répond à un besoin de stabilisation.

Quelles sont les perspectives des personnes accueillies ici ?

C'est difficile à percevoir. Certaines personnes veulent faire des cures. Certaines ont des projets personnels. D'autres n'ont pas de projet. La Place, c'est avant tout un lieu pour se poser, il n'y a pas d'obligations de construire un projet. On essaye avant tout de recréer du lien avec des personnes habituées à fonctionner sans lien.

Il n'y a pas d'assistante sociale dans l'équipe ?

Il n'y a pas d'obligation de "réinsertion" à La Place. Certain-e-s habitant-e-s ont cependant des assistantes sociales. Des associations de soins et de solidarité viennent sur place : Médecins du Monde, le local des femmes, le pôle psychiatrie-précarité... Mais ces associations ne font pas de démarche active, le but est d'être présent, de recréer du lien, peu à peu. Les personnes en errance ont avant tout besoin d'être rassurées. Leur passage dans les institutions de "réinsertion" a souvent été très difficile, voire traumatisant, du coup il y a une grosse méfiance.

Est-ce que les 19 personnes créent une sorte de communauté ici, avec des liens forts entre elles ?

Ça commence, c'est très fragile, il y a des embryons de solidarité, mais c'est assez boiteux. Ce sont des personnes qui ont été habituées à ne compter que sur elle-mêmes, ce n'est pas évident de créer des vrais liens de solidarité dans ces conditions. Il y a des moments d'entre-aide, très importants qui fondent une histoire commune entre deux ou plusieurs personnes mais ça reste précaire. Nous avons pu récemment que des "meilleurs amis de monde" peuvent sur un mot, une réflexion, avoir envie de réellement s'entretenir. L'alcool et la prise de produits ne sont parfois pas très aidant pour tempérer les pulsions, en tout cas pour aider au

discernement. Il leur faudra alors un peu de temps pour se rabibocher et compter à nouveau sur l'autre. Mais ça se fait...Le pire n'est jamais sûr.

Les personnes accueillies à La Place touchent-elles le RMI ?

La plupart. Une personne travaille. Une est étrangère, sans ressource. Nous avons un jeune homme de 20 qui ne perçoit rien non plus. Certaines personnes font de temps en temps la manche.

La manche, c'est rentable ?

La manche, c'est très variable. Quelquefois ça peut rapporter entre 10 et 15 euros par jour. Des fois plus, et très souvent moins. Les jeunes, qui présentent bien, peuvent faire parfois de bonnes recettes. Mais la plupart des personnes qui font la manche sont repoussantes, alcoolisées, ça ne marche pas bien.

Organisez-vous des réunions collectives entre habitants de La Place ?

Oui, depuis début septembre 2008. Nous organisons une réunion tous les quinze jours, où tout le monde est convié. Ce n'est pas évident, mais on avance, patiemment. Ce sont ces réunions qui ont notamment permis aux habitant-e-s de modifier certains fonctionnements de La Place.

Est-ce que des amitiés se tissent entre les personnes accueillies et l'équipe de La Place ?

Des amitiés, peut-être pas, mais de l'attachement et de l'affection, oui, c'est sûr. Nous tissons des liens avec eux, et plus on les connaît, plus on est impressionnés par les capacités énormes que demande la vie dans la rue. Après bien sûr, il y a des emmerdeurs de première, qui nous en font baver, mais ils ont aussi leur côté chouette, comme tout le monde.

Que penses-tu de la politique de la ville de Grenoble, à l'égard des SDF ?

La mairie de Grenoble pourrait ne rien faire. Légalement, la gestion des SDF relève du domaine de l'État. Alors qu'elle pourrait ne rien donner, la ville a cependant donné 60 000 euros à La Place en 2008, puis 40 000 euros en 2009 et 20 000 pour cette année et ce sera la dernière qu'elle participera au financement. Elle met à notre disposition un terrain gratuit, et ses services techniques. Ce n'est pas assez, mais c'est déjà ça. Il y a une culture socialiste, quand même, à Grenoble. Mais on aimerait plus, c'est clair. Cependant nous nous sentons soutenus par la Ville de Grenoble.

Une ville qui a dépensé des centaines de milliers d'euros pour la candidature aux JO 2018, des millions d'euros pour un stade de foot, pour Minatec... Quel est votre principal interlocuteur à la mairie ?

Olivier Noblecourt, le vice-président du CCAS. Ce qui est dur pour un projet magnifique comme La Place, c'est de devoir sans arrêt lutter pour obtenir un soutien réellement fort. Nos moyens ne sont pas à la hauteur de nos besoins. On travaille sur la valorisation des personnes accueillies, et on les accueille dans un terrain vague hideux, avec des habitats de piètre qualité et des conditions sanitaires précaires. On travaille sur une logique de long terme, et nous n'avons aucune certitude sur l'avenir de ce lieu. On travaille sur l'écoute et la création de liens avec les personnes accueillies, et on fonctionne en sous-effectifs par manque de budget... Et pourtant il faut continuer, parce que les personnes que nous accueillons méritent ce respect, cette dignité, parce qu'elles méritent de vivre des choses chouettes, d'être écoutées, d'être reconnues, et de pouvoir se soigner physiquement et psychiquement, peu à peu. Parfois je pense à l'avenir incertain de La Place, et j'ai peur des dégâts humains que la disparition de ce lieu pourrait causer pour les personnes que nous accueillons. Les financeurs ne se rendent pas compte du boulot que ça demande de prendre des gens aussi brisés par la vie.

Qu'aurais-tu envie de dire à des personnes qui n'ont jamais fréquenté de SDF ?

J'aurais envie de les inviter à changer leurs représentations sur les personnes en errance. J'aurais envie de leur conseiller les livres de Patrick Declerck : *Les naufragés*, *Le sang nouveau est arrivé*. Ses analyses sont parfois à nuancer, c'est un psychanalyste... Mais le principe d'accueil inconditionnel et bienveillant des personnes SDF, que nous portons à La Place, est en partie le résultat du livre *Les Naufragés* et des excellents ouvrages de François Chobeaux que sont *Les nomades du vide* et *Intervenir auprès des jeunes en errance*. Il faut arrêter de placer les personnes SDF dans des situations impossibles, arrêter de vouloir les faire rentrer à tout prix dans des dynamiques de "réinsertion", arrêter de calquer des logiques de rendement et de "normalité" sociale sur ces vécus ! Je conseille aussi les travaux de Robert Castel, en particulier *Les métamorphoses de la question sociale*. Ou encore *La fabrique des exclus*, de Jean Maisondieu ; *La question SDF* de Julien Damon. Enfin, pour se plonger dans les causes de la misère sociale, je conseille de relire *Les raisins de la colère*. Il me semble important de rappeler que la très grande majorité des personnes qui sont à la rue ne le sont pas par choix. Si un jour ils avaient eu ce "fameux" choix, il est fort à parier qu'elles n'auraient pas choisi d'être des alcoolos, des toxicos, d'avoir des poux, la gale, d'être traitées de pouilleux d'assistés, de fainéants, d'avoir froid, d'avoir peur, d'être pétris d'angoisse, de fantômes... Le romantisme et l'aventure liée à une vie de nomade, du grand air, du large, les personnes qui vivent dehors ne l'ont que très peu connu si tant est qu'elles l'aient un jour touché du doigt. En tout cas certainement pas celles qui "échouent" à La Place...

Pourquoi as-tu décidé de travailler dans le secteur social ?

Au départ, pour changer le monde... Je viens d'une famille à la culture militante, communiste et syndicaliste. J'ai ce fond-là, dans mon éducation. J'ai envie de remettre un peu de justice dans ce monde qui ne tourne pas rond. La Place, c'est une tentative concrète pour améliorer la situation sociale. Mais les personnes qui viennent, ce ne sont pas que des causes personnelles, c'est aussi la société qui les a détruit. C'est pour cela qu'il faut aussi se battre à un niveau plus global, pour changer cette société.

Au fait, pourquoi avoir choisi le nom "La Place" ?

Lorsque le lieu a ouvert, le lieu s'appelait Le Passage. Ce sont les hébergés qui ont choisi ce nouveau nom, suite à une votation qui a duré près de 5 mois. Je cite de mémoire quelques raisons avancées par les hébergés pour ce nouveau nom : « *Ici on a l'impression d'avoir notre/une place* » ; « *au milieu du lieu, ça fait comme une place, donc le nom "La Place" c'est bien* » ; « *Comme ça, La Place, ça reste anonyme, c'est pas marqué. En plus, si un jour on est en ville et qu'on a des embrouilles avec des mecs, on pourra se dire : allez viens on se casse, on se donne rendez-vous à La Place, et bien ils ne seront pas de quelle place on parle...* » Son compère avec qui il échangeait a d'ailleurs rétorqué : « *Ouais, mais au bout d'un moment ils seront que La Place c'est le lieu où on habite.* » Le premier a répondu : « *Peut-être, mais il y aura toujours un doute...* ». J'aime bien cette histoire.

* * *

Retrouvez cet entretien et bien d'autres sur
www.les-renseignements-genereux.org